

solution... Mais quelle est donc cette pensée qui tout à coup lui fait verser des larmes? Pourquoi la rougeur vient-elle couvrir son noble visage? Ah! c'est qu'une autre douleur plus terrible que les ténèbres qui l'environnent le torture et l'épouvante: sa réputation, si seule richesse dans ce monde, le seul héritage d'un père vénéré, sa réputation est perdue, et jusqu'au jour où la vérité fera disparaître ces tâches qui le souillent, il lui faudra s'exiler de cette société qui l'a condamné et proscrit. Et sa pauvre mère, et ses sœurs, qui donc leur donnera du pain? Faudra-t-il donc qu'elles mendient?

Il était encore en proie à ces désolantes pensées, lorsque l'horloge de l'église voisine sonna lentement l'heure de la nuit. Il écoute; des bruits de pas se font entendre; on approche de la porte; une clef grince dans la serrure, et la lourde porte s'ouvre. Le geôlier entre suivi de deux femmes: il place une lampe sur la table de chêne, dit tout haut qu'il reviendra dans un quart d'heure, et part en refermant la porte derrière lui.

La suite au prochain numéro.

POUR RIRE.

Qui répond, paie, dit-on. Voici des réponses qui paient:

Une réponse de médecin peu compromettante:

—Docteur, disait une cliente, vous qui possédez le fond l'art de guérir, dites-moi donc franchement ce que vous faites quand vous êtes enrhumé?

—Je tousse, chère dame.

.

M. et Mme Prud'homme nous feront toujours rire:

Joseph va marier sa fille à un mécanicien de la ligne de l'Ouest.

—Votre futur gendre a une position bien dangereuse! lui fait observer quelqu'un.

—C'est vrai, dit le père en se rengorgeant, mais il mène toujours un *certain train*.

.

A la mairie du dix-huitième arrondissement, un garçon boucher se présente pour se faire inscrire comme électeur:

—Comment vous appelle-t-on? lui demanda l'employé.

—Comme ça, répond le boucher en mettant deux doigts dans sa bouche et donnant un coup de sifflet.

On l'a mis à la porte.

.

Un enfant, entendant dire que sa mère venait de perdre son procès:

Ah! maman, que je suis aise, dit-il en se jetant à son cou, que vous ayez perdu ce vilain procès qui vous tourmentait depuis si longtemps!

La mère fut bien loin d'être de l'avis de son naïf enfant.

Une Chantresse des Rues

Suite et Fin.

—Oui, poursuivis-je avec une chaleur croissante, dans ma conviction, pour que mon honneur soit sauve, pour que ma conscience soit tranquille, pour que tout mon avenir ne soit pas entaché, il faut une réparation, une réparation éclatante qui dépasse, si c'est possible, l'importance de mon tort.

—Je suivais sur le visage de ma mère les oscillations de sa volonté ébranlée. Je touchais au but. Je m'empressai d'ajouter:

—Avez-vous donc perdu la mémoire? Mais cette enfant, vous l'avez vue naître, elle s'est développée sous vos yeux, elle a été la compagne de mon enfance; son gracieux visage, sa jolie voix, son attachement tout filial pour vous n'ont cessé de charmer vos yeux, vos oreilles, votre cœur. Faut-il que je vous rappelle encore sa mère, cette brave femme qui a été la providence de mes jeunes années, dont les soins et les veilles m'ont sauvé la vie? Et vous hésitez! Et votre cœur ne se fond pas en songeant que cette Louise, presque votre fille, en a été réduite à errer par les rues comme une mendicante, à chanter dans les cafés, à tendre la main! Et vous n'avez que des larmes stériles, quand vous savez qu'elle git sur le lit d'un hospice, qu'elle est à la veille d'être mise dehors, sans ressources avec son enfant, et tout cela par ma faute, par la faute de votre fils!

—Ma mère sanglotait de nouveau et semblait me demander grâce. J'étais dur sans doute, mais il le fallait. A moins que de cela, je n'eusse peut-être pas réussi à vaincre son ressentiment. Je terminai en regardant mon père. Je le savais le meilleur homme du monde, mais en même temps un peu trop économe, inon parcimonieux.

—Finalement, dis-je avec une fermeté qui dut le faire frémir, je vous prévient que je suis prêt à sacrifier une partie de la dot que vous me destinez, à engager ma signature, à grever mon héritage, à me ruiner pour avoir l'argent dont j'ai besoin.

—Je veux bien croire que ma mère ne fut point fâchée de m'entendre parler avec cette chaleur. Le fait est que je réussis à lui faire partager toutes mes intentions. En réalité, sa tendresse pour Louise n'était qu'endormie; elle se réveilla, en son cœur, avec une nouvelle intensité. Mon père, de son côté, aida à cette heureuse révolution en convenant qu'il

fallait s'occuper de Louise et la rétablir dans la situation où elle était avant l'accident. Je vis ma bonne mère aussi ardente bientôt que d'abord elle avait été tiède, et l'entendis avec bonheur déclarer qu'elle prétendait se charger de tout. Je lui donnai de grand cœur carte blanche, sachant qu'elle était libérale et plus capable que personne de bien faire les choses. Quant à Jacques, il ne savait plus décidément quelle contenance garder. Dans la petite guerre qui venait d'avoir lieu, il avait embrassé maladroitement le parti de l'injustice. Il se trouvait vis-à-vis de nous tous dans la position la plus fautive. C'est ce qu'il comprit parfaitement. Son nez s'en allongea et devint rouge, selon ce qui arrivait toujours des qu'il était en proie à une émotion quelconque.

VIII.

Philippe qui, sans y songer, avait continué de se complaire en son récit, parut décidément jaloux d'être bref. Il reprit avec précipitation:

—Le jour arriva enfin où fut signé l'accord de Louise. Je lui avais prodigué les espérances, mais je ne lui avais fait aucune promesse formelle. Le matin, au moment de s'habiller, elle trouva près d'elle, sur une chaise, l'une des robes que la misère l'avait obligée de mettre en gage. Vers onze heures, je vins la chercher et la conduisis moi-même au parloir. Ma mère en personne l'y attendait: elle tenait le petit Moser sur ses genoux. A cette vue, Louise fut saisie d'une émotion qui faillit l'étouffer. Je sentis tout son corps trembler et vis l'heure où elle allait perdre connaissance, ce qui me fit regretter un instant de ne pas l'avoir prévenue. Mais le bonheur de voir et d'embrasser son enfant lui donna la force de surmonter cette faiblesse. Elle me quitta brusquement et courut d'une halaine à son petit garçon qu'elle souleva dans ses bras et devora de caresses. Elle prit ensuite l'une de ses mains de sa mère et l'inonda de larmes. Ma bonne mère, elle aussi, pleurait, et embrassait sa pupille avec effusion. J'étais troublé dans la satisfaction que me causait cette scène pathétique par la présence de deux ou trois témoins étrangers. Le plaisir que je ressentais ne m'absorbait pas, comme Louise, au point de me rendre indifférent à ce qui se passait autour de moi. Je pressai ma mère de partir. Nous montâmes en voiture et primes le chemin de la rue des Marais. En route, Louise, incapable de tenir en place, se remuait comme une folle; elle ne pouvait se rassasier de contempler son enfant, de le baiser, de le serrer contre elle; sa reconnaissance pour nous éclatait dans ses yeux et